

## Le boire et le manger dans les six premiers livres de *Gil Blas*

Melinda ORBÁZI

*L'Histoire de Gil Blas de Santillane*, prototype du roman picaresque en France, jouit cette année d'une nouvelle popularité : on célèbre le tricentenaire de la publication des six premiers livres du roman. Sujet d'agrégation en 2003, cette première partie de *Gil Blas* a inspiré de nombreuses études thématiques et génériques : les sujets du rire, du merveilleux et du picaresque ont été examinés de plus près au cours des dernières années<sup>1</sup>. Dans la présente analyse, nous nous appuyons sur un constat commun des études, en vertu duquel les six premiers livres constituent la phase picaresque du récit<sup>2</sup>. De même, le roman picaresque est désigné, entre autres, en tant qu'« épopée de la faim »<sup>3</sup> qui est centré sur « la vie errante d'un individu issu du peuple »<sup>4</sup>. Lors de son voyage, le héros croise telle ou telle personne et, grâce à ces rencontres, il acquiert de l'expérience. C'est pourquoi les textes semblent être autant de romans d'apprentissage<sup>5</sup>.

Dans le cadre de cette étude, nous nous proposons d'observer la présence et le rôle de l'alimentation – sujet de quelques réflexions jusqu'ici dans les plus importants ouvrages sur l'œuvre de Lesage<sup>6</sup>. En effet, l'objectif du travail consiste à démontrer comment l'auteur caractérise les phases de l'apprentissage du héros par la présentation d'un domaine qui devient au XVIII<sup>e</sup> siècle d'un simple besoin physique – lié au picaresque traditionnel, soit espagnol, un véritable art – fondé essentiellement sur l'épicurisme<sup>7</sup>, puis sur l'hédonisme pur et simple.

---

<sup>1</sup> Voir : (Re)lire Lesage, Articles réunis et présentés par BAHIER-PORTE, Christelle, Publication de l'univ. De Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2012. ; *D'une gaîté ingénieuse. Histoire de Gil Blas, roman de Lesage*. Études réunies par DIDIER, Béatrice et SERMAIN, Jean-Paul, Louvain-Paris, Peeters, 2004.

<sup>2</sup> SOUILLER, Didier, *Le roman picaresque*, Paris, PUF, 1980, p. 79.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>4</sup> ASSAF, Francis, *Lesage et le picaresque*, Paris, A.-G. Nizet, 1984, p. 8.

<sup>5</sup> LAUFER, Roger, *Lesage ou le métier de romancier*, Paris, Gallimard, 1971, p. 305.

<sup>6</sup> Voir notamment : ASSAF, Francis, *op. cit.*, p. 97-102. ; DÉMORIS, René, *Le roman à la première personne*, Genève, Droz, 2002, p. 366. ; DIDIER, Béatrice, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, Gallimard, 2002, p. 132-134.

<sup>7</sup> Nous utilisons cette expression dans le sens que DIDEROT l'attribue au philosophe Épicure dans l'article « épicurisme ou épicurisme » de l'*Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 5, 1751, p. 783 ; 780. Selon cette philosophie, « le bonheur est la fin de la vie [qui] s'acquiert par l'exercice de la raison, la pratique de la vertu, & l'usage modéré des plaisirs ; ce qui suppose la santé du corps & de l'ame ». <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.4:1625.encyclopedia0513>

Au lieu d'une observation chronologique, notre point de départ serait l'analyse de ce que nous appelons « l'espace du goût », d'après l'idée de Henri Lafon sur les espaces romanesques.<sup>8</sup> Cet espace est lié avant tout aux étapes de la formation du héros. Ces phases se manifestent dans deux sous-catégories : l'un correspond aux étapes géographiques de l'apprentissage qui peut être défini en tant qu'« espace de voyage ». En effet, il s'agit d'un espace horizontale. Nous donnerons d'abord un bref aperçu de ces lieux précis qui constituent le cadre des éléments gastronomiques.

Nous nous concentrerons ensuite sur l'autre sous-espace, « l'espace de rencontre ». Cet espace – vertical – donne lieu aux étapes sociales de la formation du héros. C'est ici que nous retrouvons la présentation de certaines figures de la société – du picaro traditionnel à travers le bourgeois jusqu'au noble. En effet, ces personnages sont décrits par ce qu'ils mangent et boivent. À côté des renseignements relatifs à la palette de l'alimentation sous l'Ancien Régime,<sup>9</sup> ces profils nous offrent la possibilité d'envisager plusieurs conceptions liées au goût.

Dans un troisième temps, nous nous efforcerons de présenter le cas de Gil Blas dans cet « espace de goût ». Plus précisément, nous résumerons les relations qui existent entre le héros et les conceptions du goût présentées par les personnages qu'il rencontre. Car, c'est grâce à ces rencontres que le héros acquiert sa propre expérience sur le monde gastronomique.

Une lecture approfondie nous fait remarquer dans les six premiers livres du roman trois types d'espaces de voyage qui représentent les scènes du boire et du manger. Dans ce qui suit, nous observons de plus près les caractéristiques de ces lieux du point de vue des éléments gastronomiques qui y figurent.

*L'auberge, le cabaret et l'habitation* – en tant qu'espaces clos pourtant libres dans la mesure où on les fréquente de plein gré – marquent, par leur nature, l'arrêt, le repos, la distraction. Ces édifices réapparaissent souvent dans le récit, et fonctionnent comme cadre pour décrire deux extrémités : la nécessité ou l'ascèse et le rassasiement. Dans l'une des hôtelleries le menu se compose « du pain et du fromage »<sup>10</sup>, tandis que dans une autre, on sert « une copieuse fricassée de pieds de mouton »<sup>11</sup>. À propos du vin, il y a des moments où le héros doit se contenter de « quelques coups de vin détestable »<sup>12</sup>, mais il peut aussi bénéficier d'« une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne »<sup>13</sup>. Dans les descriptions des cuisines d'habitation, on trouve « des

---

<sup>8</sup> LAFON, Henri, *Espaces romanesques du XVIII<sup>e</sup> siècle : de Madame de Villedieu à Nodier*, Paris, PUF, 1997, p. 8. « L'espace paraît la dimension où se projette naturellement la rencontre du sujet avec l'autre, sa loi, ses interdits. »

<sup>9</sup> DIDIER, Béatrice, *op. cit.*, p. 134.

<sup>10</sup> LESAGE, Alain-René, *Histoire de Gil Blas de Santillane, (Livres I à VI)*, présentation par LEBORGNE, Erik, Garnier, Flammarion, 2008, p. 98.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 218.

bisques et des viandes succulantes »<sup>14</sup> mais aussi « des poids, des fèves, des pommes cuites ou du fromage »<sup>15</sup>. Ces deux pôles opposés se manifestent également dans le fait que certains mets sont précisés, comme par exemple le perdrix, le lapereau ou le poulet, mais il y en a qui ne sont présents que d'une manière implicite dans le texte, comme dans le cas suivant : « Nous convînment de la nourriture qu'elle aurait soin de nous fournir et de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois »<sup>16</sup>.

*Le souterrain, la prison et la grotte* appartiennent au deuxième type d'espace de voyage que nous pourrions appeler « espace de captivité ». Ces lieux sont en effet des étapes uniques de l'intrigue de la phase picaresque du roman ; ils n'y figurent que quatre fois. Les prisons apparaissent en effet en tant que lieux dans lesquels « le protagoniste accumulera une part nouvelle d'expérience »<sup>17</sup>. Nous sommes alors face à de nombreuses contradictions : il y a des « mannequins remplis de sucre, de cannelle, de poivre, de figues, d'amandes et de raisins secs »<sup>18</sup> au « territoire obscur de la peur »<sup>19</sup>, c'est-à-dire au souterrain – mais la prison d'Astorga n'offre au protagoniste qu'un « petit pain bis avec une cruche d'eau »<sup>20</sup>. Quant aux deux grottes, l'une est le symbole du plaisir :

Nous descendîmes au fond de l'ancre comme le jour précédent, et nous fîmes rafraîchir dans les ruissaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. [...] nous le buvions délicieusement, en jouant de la guitare, et nous entretenant avec gaité.<sup>21</sup>

Dans l'autre cave, le héros écoute l'apologie d'une alimentation ascétique :

Je m'aperçois, lui dit l'ermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la sensualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étaient pas trop bons pour moi ; mais depuis que je vis dans la solitude, j'ai rendu à mon goût toute sa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, que ce qui faisait toute la nourriture de nos premiers pères.<sup>22</sup>

Toutefois, cette scène reçoit une dimension ambivalente, car le monologue mentionné ci-dessus est prononcé par un escroc déguisé.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 312.

<sup>17</sup> BERCHTOLD, Jacques, *Les prisons du roman (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) lectures plurielles et intertextuelles de « Guzman d'Alfarache » à Jacques le fataliste*, Genève, Droz, 2000, p. 534.

<sup>18</sup> LESAGE, Alain-René, *op. cit.*, p. 60.

<sup>19</sup> LAHOUDI, Gérard, « Les vivants et les morts, l'Histoire de Gil Blas de Santillane comme roman initiatique », in *D'une gaité ingénieuse*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>20</sup> LESAGE, Alain-René, *op. cit.*, p. 93.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 391.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 348-349.

Cet espace de voyage est également caractérisé par des notations gastronomiques exactes tout comme par des références impliquées.

Les repas du dernier type d'espace de voyage se déroulent *en plein air*. Cet espace réapparaît de temps en temps dans le texte. Les extrémités n'y manquent pas. Lors d'un déjeuner champêtre, les « croûtes de pain »<sup>23</sup> sont complétées par « les restes précieux du lièvre »<sup>24</sup>. Il arrive aussi que les vivres consommés dans la nature ne se constituent que de « cinq ou six oignons avec quelques morceaux de pain et de fromage »<sup>25</sup>, tandis qu'à un autre moment, la plaine sert de scène d'un véritable festin : « Il y avait [...] un grand nombre de cuisiniers et de marmitons qui préparaient un festin. [...] Les autres faisaient bouillir des marmites, est les autres, enfin, tournaient des broches où il y avait toutes sortes de viandes »<sup>26</sup>.

Dans ce cas-là aussi, nous pouvons remarquer, d'une part de désignations concrètes des éléments du boire et du manger. D'autre part, dans certaines contextes, les repas ne sont pas détaillés. Toutefois, le manque des mets précisés n'empêche pas qu'ils possèdent un rôle dans le récit. En effet, le goût en tant que « l'un des cinq sens de nature par lequel on discerne les saveurs »<sup>27</sup> entre dans le monde de la conversation. Nous nous contentons d'évoquer deux exemples qui illustrent ce fait.

Dans une scène de repas amical, la discussion est caractérisée par la métaphore du sel :

Nous fîmes apprêter un bon souper et nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaiété. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice qui surtout savait donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sais combien de traits pleins de sel castillan, qui vaut bien le seul attique.<sup>28</sup>

Lors d'un repas chez un financier, l'apparition de l'épice dans le texte prend une dimension ironique :

J'y vis de la magnificence, du bon goût, et le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan, quoique les plus roturiers de sa compagnie, tranchait du grand, et sa femme, bien qu'horriblement laide, faisait l'adorable, et disait mille sottises assaisonnées d'un accent biscayen qui leur donnait du relief.<sup>29</sup>

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>27</sup> *Le Dictionnaire de l'Académie Française*, t. 1., A-L, Paris, 1694., p. 529.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k503971/f549.image>

<sup>28</sup> LESAGE, Alain-René, *op. cit.*, p. 151.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 216.

Ces espaces de voyages constituant le cadre de l'alimentation semblent donc impliquer deux types de plats : des repas modeste et des plats gourmands. Ces deux catégories sont représentées par des personnages que le héros rencontre pendant qu'il est en train d'accomplir son désir « de voir le pays »<sup>30</sup>. Au delà du fait que la nourriture apparaît comme le signe d'un statut social<sup>31</sup>, c'est par la présentation des habitudes alimentaires de certaines figures de la société que nous recevons une image sur les conceptions liées au goût. Dans la partie suivante, nous nous penchons sur l'analyse de ces personnages non seulement pour décrire ce qui compose leur repas mais aussi pour voir leur attitudes envers le boire et le manger.

Le *pícaro*, qui se place en marge de la société, semble être présent en marge de la phase picaresque du récit : il y apparaît au début et à la fin. Sa caractéristique essentielle reste l'illusion, le paraître, la contradiction.

Être *pícaro* signifie avant tout être *parasite*<sup>32</sup>. En effet, l'initiation de Gil Blas au « *theatrum mundi* » se fait par un pareil homme :

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre. On m'a accomoda des œufs. [...] Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. [...] Mon admirateur me parut un fort honnête homme et je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement et je mangerai quelques morceaux par complaisance. [...] Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. [...] J'en ordonnai une seconde [...] Il y procédait portant d'une vitesse toujours égale et trouvait moyen [...] de me donner louanges sur louanges : ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent [...] je demandai l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. [...] J'ai une truite excellente ; mais elle coûtera cher à eux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. [...] Je m'en sentais offensé et je dit fièrement à Corcuero : Apportez-nous votre truite et ne vous embarrassez pas du reste. [...] A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite [...] Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges.<sup>33</sup>

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>31</sup> DÉMORIS, René, *op.cit.*

<sup>32</sup> ROMAN, Myriam-TOMICHE, Anne, *Figures du parasite*, Collection Littératures, dirigée par MONTANDON, Alain, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2001, p. 42. « Le *pícaro* apparaîtrait ainsi à l'origine comme un parasite de l'époque baroque, chargé de signifier combien l'apparaître constitue l'être ».

<sup>33</sup> LESAGE, Alain-René, *op. cit.*, p. 49-52.

Le lexique de la citation ci-dessus témoigne du registre du paraître. Bien entendu, la flatterie n'est qu'un stratagème pour que le parasite affamé puisse se rassasier. En outre, l'œuf et la truite – plats du jeûne – ne deviennent si excellents et si dignes de louanges que parce qu'ils assurent la satisfaction du besoin physique.

Ce type de picaro, qui « est un gueux perpétuellement en quête de nourriture »<sup>34</sup> se reflète dans l'image du *picaro déguisé*. Les ermites qui offrent à Gil et à son compagnon de voyage « quelques ciboules avec un morceau de pain et une cruche d'eau [avec] un peu de fromage et deux poignée de noixettes »<sup>35</sup> en louant la mode de vie ascétique sont des escrocs. En réalité, ils passent « presque toute la nuit à table avec des « bigotes », qui leur préparent « un grand repas »<sup>36</sup>.

Le *bandit* en tant que figure emblématique des marginaux ne ressemble pas au picaro, du moins en ce qui concerne sa conception de la bonne chère. Le capitaine Rolando et sa troupe de voleurs font partie d'« un monde dans lequel règne l'abondance »<sup>37</sup> :

[...] nous parvîmes à une cuisine où une vieille femme faisait rôtir des viandes sur des brasiers et préparait le souper. La cuisine était ornée des ustensiles nécessaires, et tout auprès on voyait une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière, il faut que j'en fasse le portrait, était une personne de soixante et quelques années. Elle avait eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent, car le temps ne les avait pas si bien blanchis, qu'ils neussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avait un menton pointu et relevé avec des lèvres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendait sur la bouche et ses yeux paraissaient d'un très beau rouge pourpré.[...] je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étaient pleins, disait-il, d'un vin excellent. [...] Ils apportaient deux mannequins remplis de sucre, de cannelle, de poivre, de figues, d'amandes et de raisins secs. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit [...] Un grand plat de rôti servi peu de temps après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui buvant à proportion qu'ils mangeaient, furent bientôt de belle humeur et firent un beau bruit.<sup>38</sup>

Il n'est pas difficile d'admettre que le manger et le boire disposent d'une grande importance dans ce monde « parallèle »<sup>39</sup>, au sein duquel il existe également une sorte d'hierarchie. C'est justement à cause de ce renversement que les bandits peuvent faire la bonne chère – non seulement une fois, mais en permanence. De plus, ces plats ne sont pas composés d'œufs ou de poisson, mais de toutes sortes de viandes qui sont assaisonnées d'épices exotiques. Finalement, cette cuisine est gardée par un « bel ange des ténèbres », dont la description

<sup>34</sup> ROMAN, Myriam-TOMICHE, Anne, *op. cit.*

<sup>35</sup> LESAGE, Alain-René, *op. cit.*, p. 348.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 435.

<sup>37</sup> LAHOUDI, Gérard, *op. cit.*, p. 55.

<sup>38</sup> LESAGE, Alain-René, *op. cit.*, p. 57-61.

<sup>39</sup> LAHOUDI, Gérard, *op. cit.*, p. 54.

correspond à celle d'une sorcière<sup>40</sup>. C'est ici que nous découvrons également l'illusion. L'image du *brigand* est insérée aux I<sup>er</sup>, III<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> livres.

Cette dualité qui régit le portrait des hors-la-société caractérise bel et bien le reste des figures de la société présentées par Lesage.

L'image du *Juif*, personnage absolument inséparable du roman picaresque original<sup>41</sup>, est aussi représentée par le domaine de la gastronomie. Bien entendu, cette description n'est pas flatteuse, pourtant, l'antisémitisme caractérisant le picaresque espagnol est atténué dans *Gil Blas*, étant donné que ces figures n'y apparaissent que deux fois, au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> livres.

La friponnerie dont le marchand Samuel Simon devient victime est fondée essentiellement sur ses habitudes alimentaires, disposant d'une dimension religieuse :

Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maison ? Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien, reprit monsieur l'Inquisiteur ; écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange sans doute quelquefois de l'agneau ? Oui, quelquefois, répartit le garçon ; nous en avons, par exemple, mangé un aux dernières fêtes de Pâques. [...] Marquez, greffier, marquer qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat.<sup>42</sup>

L'autre description de la figure du *Juif* est liée au boire : il est décrit en tant que « compagnon de débauche »<sup>43</sup> d'un rénégat.

Le *garçon barbier*, figure du II<sup>e</sup> livre – rencontre fortuite du voyage – est également présenté par ce qu'il mange et boit. Gil Blas écoute son histoire pendant qu'ils mangent ensemble d'oignons, du pain et du fromage avec « une petite outre remplie [...] d'un vin délicat et friand »<sup>44</sup>. Le héros précise : « Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressait l'un et l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais »<sup>45</sup>. C'est la nécessité alors qui pousse les deux jeunes hommes à vanter les mérites du repas. Or, c'est la même attitude que nous pouvons remarquer dans le récit inséré du barbier faisant

<sup>40</sup> La sorcière est un personnage récurrent des romans picaresques espagnols. Voir : SOUILLER, Didier, *op. cit.*, p. 16.

<sup>41</sup> SOUILLER, Didier, *op. cit.*, p. 16 ; 10. Souiller précise les « implications politiques et économiques de cet antisémitisme frénétique » : « La bourgeoisie citadine à la fin du XV<sup>e</sup> siècle est, pour l'essentiel, une bourgeoisie judéo-chrétienne, qui, à partir de 1525 environ, est broyée par le mouvement général du rejet du judéo-christianisme et par le carcan des statuts de pureté de sang. Cette bourgeoisie, dont le rôle était prééminent dans tous les domaines (arts, commerce, affaires, etc...), et qui groupait peut-être 50 000 à 100 000 personnes n'a pu connaître de développement normal ni cet avenir que la grande folie antisémite a porté au nombre mystérieux de tous les possibles qui ne sont pas. Les expulsions, les conversions de force, les exclusions et les bûchers de l'Inquisition (qui confisquait les biens de ses victimes...) l'ont anéantie. »

<sup>42</sup> LESAGE, Alain-René, *op. cit.*, p. 447.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 399.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>45</sup> *Ibid.*

référence à l'aventure du parasite, puisqu'elle est initiatique et reprend le motif de la flatterie :

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinés avec un très rude appétit. [...] il m'apporta un civet de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui était si bon, disait-il, que le roi n'en buvait pas de meilleur, Je m'aperçus pourtant que c'était de vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou.<sup>46</sup>

Le mode de vie des comédiens est présenté également sous l'égide de la dualité du point de vue de ce que ces personnages mangent. Ils apparaissent au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> livres. *Le comédien*, qui ne peut satisfaire son appétit que de « croûtes de pain » trempées de l'eau, offre son bien aux voyageurs qu'il rencontre en route. En échange, il peut jouir d'« un repas plus solide »<sup>47</sup>. Cette fois-ci encore, le but consiste dans la satisfaction du besoin physique :

Nous commençames alors à ronger nos grignons et les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisions, que nous ne parlâmes presque point pendant ce temps-là.<sup>48</sup>

L'autre type de comédien ne vit pas dans la misère et fait partie de la vie sociale des grandes villes. Il est associé essentiellement aux figures féminines dans les six premiers livres de l'œuvre. Celles-ci sont caractérisées par la débauche et la recherche constante des plaisirs<sup>49</sup>. Elles passent des « nuit[s] à boire et à dire des gueulées »<sup>50</sup>, ou elles donnent des soirées dont les accessoires les plus importants sont, entre autres, « des bouteilles de différents vins, [et] des bouteilles de liqueurs »<sup>51</sup>. Elles ne dédaignent pas non plus les plaisirs de la table en se moquant des règles non écrites de la société :

C'était un jour maigre : j'achetai, par ordre de ma maîtresse, de bons poulet gras, des lapins, des perdreaux et d'autres petits-pieds. Comme messieurs les comédiens ne sont pas contents des manières de l'Église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandements.<sup>52</sup>

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>49</sup> Pourtant, Lesage affirme dans sa préface d'avoir atténué l'image sur le mode de vie des comédiennes : « J'avoue que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs espagnoles, et ceux qui savent dans quel désordre vivent les comédiennes de Madrid, pourraient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture assez forte de leurs dérèglements ; mais j'ai cru devoir les adoucir, pour les conformer à nos manières ». LESAGE, Alain-René, *op. cit.*, p.39-40.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 256-257.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 258-259.

Le personnage du *chanoine* Sedillo, qui est présentée dans le II<sup>e</sup> livre, est l'incarnation du partisan de l'alimentation « de bon goût »<sup>53</sup> – l'individu qui trouve plaisir dans les plats délicieux. La cuisine de cet homme ecclésiastique fonctionne en tant qu'atelier du bon repas. Comme dans le cas du souterrain, le narrateur peint l'endroit où règne une femme :

[...] la dame Jacinte [...] excellait en tout. On trouvait ses bisques exquis, tant elle savait bien choisir et mêler les sucs des viandes qu'elle y faisait entrer, et ses hachis étaient assaisonnés d'une manière qui les rendait très agréables au goût. [...] je servis un potage qu'on aurait pu présenter au pus fameux directeur de Madrid et deux entrées qui auraient de quoi piquer la sensualité d'un vice-roi [...] elle avait aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un peu trempé. [...] Il s'acharna sur les entrées et ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. [...] Il se contentait d'un poulet et de quelques compotes de fruits.<sup>54</sup>

Toutefois, cet idylle des plaisirs du goût est rompue par le conseil sévère du *docteur* Sangrado, dont la devise pourrait être « l'ascèse c'est la santé » :

Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés : ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux aliments de bon goût. Les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin, ajouta-t-il ? Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh, trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel dérèglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a longtemps que vous devriez être mort.<sup>55</sup>

La conception du docteur semble passer d'un extrême à l'autre : l'homme met en garde tout le monde contre tout repas de bon goût – y compris le vin –, et conseille de se nourrir d'aliments qui sont « les plus convenables à l'estomac »<sup>56</sup> – notamment de pois, de fèves, de pommes cuites ou du fromage –, il prône les qualités de l'eau :

Buvez, mes enfants ! [...] Buvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. [...] Si tu te sens, me dit-il, quelques dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocents pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, et la véronique leur donnent un goût délectable ; et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, de romarin ou de coquelicot.<sup>57</sup>

L'hédonisme peut être également découvert dans les images des *petits-maîtres* et de leurs *valets* du III<sup>e</sup> livre. Tandis que ces premiers s'entretiennent dans un

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 125-126.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 129-130.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 136.

cabaret, les valets se divertissent eux, en commandant « dix bouteilles de [...] plus excellent vin »<sup>58</sup> de l'hôte – sur le compte des maîtres.

A la base de la présentation de cet « espace de rencontre », nous pouvons prendre en considération trois conceptions de goût qui se manifestent dans les six premiers livres de *Gil Blas*. Nous remarquons d'abord la privation de caractère picaresque – reflétée dans les images du *parasite*, du *garçon barbier* et du *comédien*. Vient ensuite l'alimentation ascétique – liée au personnages du *docteur Sangrado* et de *l'ermite travesti*. Nous voyons finalement la conception hédoniste dans les figures des *bandits*, du *licencié Sedillo*, des *petits-maîtres*, des *comédiennes* et des *juifs*.

On peut alors poser la question : quelle est la position du héros dans cet « espace du goût » ? D'après ce que nous venons de détailler, nous pouvons affirmer que Gil Blas se trouve devant deux extrémités : la misère – choisie ou subie – ou l'abondance. C'est ce qui caractérise « l'espace de voyage » tout comme « l'espace de rencontre. » Mais comment participe-t-il à l'expérience de l'autre acquérant ainsi le sien ? Car manger en société signifie également s'identifier à l'autre.

Dans le cas du premier type de conception du goût – qui vise la satisfaction de la faim –, le héros y « goûte » lorsqu'il est en compagnie : lors de l'aventure du parasite, Gil entre dans l'auberge parce qu'il a faim. Le repas consommé avec le barbier semble bien délicieux, parce que la « faim qui [les] pressait l'un et l'autre ne [leur] permit pas de les trouver mauvais »<sup>59</sup>. Le héros, le barbier et le comédien sont tellement préoccupés des vivres partagés qu'ils ne communiquent pas pendant qu'ils mangent.

De l'ascèse, l'essentiel du second type de conception du goût, Gil n'a qu'une expérience partielle. Il écoute, d'une part, les louanges du docteur, mais il ne veut pas les suivre : « [le docteur] avait beau vanter l'eau et [lui] enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, [il] en buvai[t] avec tant de modération »<sup>60</sup> que c'était aperçu. D'autre part, le monologue de l'ermite perd toute sa validité, car il est prononcé par un menteur.

Reste encore la conception hédoniste. Dans ce cas-là, nous pouvons découvrir la position active du héros : soit il participe à la préparation des mets soit il les sert. En tout cas, il acquiert d'expérience sur l'art de la gastronomie. Capturé par des bandits, Gil Blas est initié au monde de la cuisine en devenant échanton :

[...] l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avais à faire. [...] Je débutai par le buffet, [...] J'apportai ensuite des ragoûts. [...] Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit ; et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin.<sup>61</sup>

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 60.

Chez le chanoine, le protagoniste « ne paru[t] pas neuf dans l'art de faire la cuisine »<sup>62</sup>. De plus, il hérite de son maître un livre qui s'intitule *Le Cuisinier parfait*. Lors de l'épisode des petits-maîtres, Gil est l'un des valets qui servent du vin. Dans l'habitation de la comédienne Arsénie, il reprend les tâches cuisinières : « nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas, je servais d'échanson, pour montrer à ma maîtresse que j'étais un homme de tout »<sup>63</sup>.

Dans Bien qu'il acquière une connaissance sur les extrémités du goût, Gil Blas n'est pas un homme des plaisirs ni ascète : il devient échanson contre son gré ; il trouve que le livre de cuisine hérité n'est pas « d'une grande utilité »<sup>64</sup> ; le monde des comédiens lui fait finalement dégoût ; il dénonce le régime alimentaire du docteur. Il nous semble que ce processus d'apprentissage à travers l'espace du goût permet à l'auteur d'impliquer les principes d'une conception de vie qui semble correspondre à la philosophie épicurienne en ce qu'elle met au centre « l'usage modéré des plaisirs »<sup>65</sup> pour atteindre le bonheur. La variété des positions des mets au sein de l'espace du goût fait preuve du fait que le plaisir de la table est caractérisé également par sa position sociale constamment changée.

Dans ce travail, nous avons essayé de prendre une certaine distance critique selon le genre et l'intention de l'auteur.

Dans la conception de l'enfance au XVIII<sup>e</sup> siècle, se produit pendant ce siècle. Les parents, qui ont considéré leurs enfants comme de petits adultes, commencent à accepter que l'enfant a aussi sa propre manière de penser et d'agir<sup>66</sup>. La confiance en l'enfant s'élève lentement et la vie commune des parents avec leurs enfants se répète. C'est à l'intérieur de la famille bourgeoise que ce changement se déroule le plus vite. La famille nucléaire se substitue à la nombreuse famille médiévale. Le nombre des enfants baisse et l'âge des époux s'approche qui ont pour conséquence que les parents consacrent plus de temps à leurs enfants<sup>67</sup> et c'est naturel pour eux que l'enfant participe dans les tâches quotidiennes<sup>68</sup>. Cette transformation a entraîné un changement aussi bien dans les théories éducatives que dans la pratique de l'éducation. Jusqu'à cette époque, l'éducation s'est déroulée en grande partie dans les monastères, étant donné qu'elle a été fondée sur le fait qu'il faut détacher le mal dans l'enfant<sup>69</sup>.

<sup>62</sup> SNYDERS, Georges, *La philosophie et l'éthique au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 1986, p. 110-111.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>66</sup> *Encyclopédie*, op. cit.